

Podcast Hors-série : Le Musée en sensations

Dans cette série de l'été, nous donnons la parole aux visiteurs du Centre Pompidou qui nous ont confié leurs sensations, leurs enthousiasmes ou leurs frustrations. Dans chaque épisode, nous prolongeons ces discussions avec les conférencières et conférenciers du Centre Pompidou. Ensemble, ils nous parlent de leur expérience, nous livrent leur boîte à outils et partagent leurs propres questionnements ou leurs émerveillements.

Episode 4 : Pour se dépasser

Du confort aux sensations fortes. Parfois l'art nous met face à nos résistances et notre conformisme. Comment accepter la colère et la destruction dans une œuvre et renverser nos valeurs pour une nouvelle vision ?

Code couleurs :

En noir, les conférenciers du Centre Pompidou

En rose, les visiteurs et visiteuses

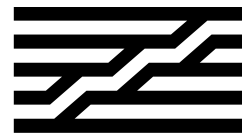
En bleu, la voix narrative

En violet, les extraits musicaux

En vert, les citations

En rouge, toute autre indication sonore





Transcription du podcast

Temps de lecture : 8 min

[jingle de l'émission]

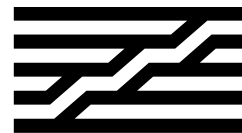
Bonjour, bonsoir, bienvenue dans « Le Musée en sensations », le podcast hors-série de l'été !

Au cours de l'année, nous partons à la rencontre des visiteurs du Centre Pompidou. Dans la promenade centrale du musée, sorte de rue tantôt bruyante ou tranquille, nous échangeons quelques mots à la volée, une sensation, une impression, une frustration.

Nous prolongeons ces discussions avec les conférencières et conférenciers du Centre Pompidou qui arpentent le Musée avec les visiteurs et répondent à leurs questions. Comment faire du Musée un espace de liberté alors qu'il est lui-même plein de règles, de codes qui nous échappent ?

[visiteur 1] Souvent, je suis très frustré parce que j'imagine que c'est extraordinaire mais je ne le vois pas, je ne le comprends pas et du coup ça me frustre un peu. C'est vraiment un truc que j'assimile au monde de la culture et plus spécifiquement au monde de l'art contemporain.

C'est quelque chose que je retrouve parfois dans la mode, où on a très vite la sensation d'être un peu pris de haut, juste parce que soi-disant on ne comprend pas. Alors que parfois, peut-être qu'il n'y a pas grand-chose à comprendre si ce n'est qu'en fait l'objectif, c'est de prendre de haut ! C'est le message de la mode, c'est l'insolence au paroxysme !



Le fait de prendre autrui pour moins que ce qu'il est, je le retrouve un petit peu dans le monde de la mode : vous savez, cette frustration de me dire : « je ne comprends pas ». Du coup, ça me va d'être inférieur et de ne pas comprendre parfois.

[Rose-Marie Stolberg, conférencière] Les visiteurs peuvent se sentir un peu méprisés parfois, pris de haut, déconnectés, parce qu'ils n'ont pas les codes.

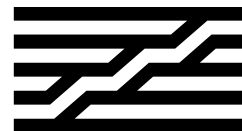
Dans n'importe quelle situation, quand on n'a pas les codes, on se sent exclu. On se dit : « il y a un savoir, donc il y a un pouvoir que je n'ai pas ». On en veut à ces personnes de l'avoir, mais pas nous, et de ne pas le partager. Ce sentiment, il est à prendre avec respect parce qu'il n'est pas anormal que le public soit perturbé, choqué, se sente méprisé, pris de haut.

Il est vrai que les artistes ont une posture très particulière dans notre société. Ils ont ce privilège qu'ils payent cher de leur énergie et de leur travail qui est d'être leur propre entrepreneur d'une idée, d'une émotion, de quelque chose qu'ils ont envie de dire — et ils le mettent en scène et ils nous le proposent. Ce qu'ils vont payer cher, c'est le fait qu'ils peuvent être très incompris ou mal vivre financièrement.

Donc c'est peut-être la première chose à raconter aux personnes que ce sentiment n'est pas anormal, mais qu'il faut le recontextualiser pour que les personnes comprennent l'origine de ce sentiment.

[Sandrine Vivier, conférencière] C'est d'autant plus vrai qu'il y a une manière de rassurer aussi le regardeur, que cette situation d'échec dans laquelle il se sent est positive et qu'il peut en tirer quelque chose. Mais c'est un discours qui est tellement différent d'une certaine forme d'attente de l'individu dans la société, qu'il est difficile de dire à quelqu'un : « Vous vous sentez en échec ? Mais c'est formidable ! ». On n'a pas l'habitude.

On est donc dans un milieu qui est totalement coupé de la vie quotidienne. Je me souviens très bien de la difficulté que j'ai eue à entrer dans l'art contemporain.



Souvent dans les arts contemporains, quand on parle dans un groupe, on parle aussi de soi sans que les gens s'en rendent compte.

On a tous des exemples absolument inouïs où des personnes finissent par vous dire à moitié en larmes que finalement ça, ça va leur rappeler quelque chose.

C'est absolument incroyable !

Alors qu'effectivement, quand vous êtes devant un tableau aussi merveilleux que des œuvres de Léonard de Vinci, peut-être que la part de soi est moins évidente à mettre dans la relation.

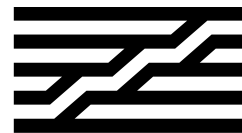
[Patricia Maincent, conférencière] Par rapport au mépris de l'art moderne ou contemporain, au travers desquels les gens se sentent méprisés, je voudrais quand même préciser une chose : les *Nymphéas* de Monet ou un Joan Mitchell sont quand même assez proches, mais on est habitué à penser que Monet est un bon artiste.

Mais cela fait 130 ou 150 ans que Monet est sur la scène, alors qu'en 1870, les gens s'en moquaient, comme on peut se moquer d'œuvres d'art contemporain aujourd'hui. On a une habitude de regard.

[Roberto Demurtas] Je pense qu'il y a beaucoup de spectateurs qui éprouvent ce sentiment en arrivant là et se dire : « ce n'est pas pour moi, ce n'est pas fait pour moi, ce n'est pas un lieu pour moi, mon passage ici n'est pas naturel, je ne suis pas à ma place ici ». C'est le social, l'éducation à l'art et aussi ce qu'on a vécu.

Personnellement dans ma famille, je suis le seul qui ai mis les pieds dans un musée, au moins une fois dans sa vie ! Je pense que dans ma famille, personne ne l'a jamais fait, mais je n'ai pas d'explication. Je pense que l'art est une ressource, c'est quelque chose qui permet de sortir, de s'évader, de faire son monde à soi.

Moi, j'étais quelqu'un qui arrivait à faire mon monde à moi quand je jouais étant petit. J'arrivais à m'isoler du reste de la famille. L'art c'est une chose qui permet de faire ça



aussi. Au-delà du fait que je dessinais bien — je ne pense pas que s'en est la cause — je vois l'art comme une ressource.

C'est difficile de faire comprendre que l'art peut être une ressource qui n'est pas que pour soi. Je trouve ça terrible d'entendre ça, par ce que du milieu d'où je viens, c'est permanent et je trouve ça affreux qu'on n'en sorte jamais.

[Patricia Maincent, conférencière] Moi qui viens d'un milieu un peu similaire à celui de Roberto, le musée et les œuvres, c'est un lieu qui me permet l'émotion.

Je me rends compte que beaucoup ne se sentent pas libres de ressentir et sont rassurés par des codes.

C'est ça qui est important, je trouve : il faut se laisser aller, il faut oser ressentir des choses, il faut oser être dérangé.

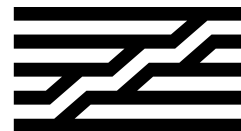
C'est bien d'être un peu dérangé. Je ne parle pas de provocation, je ne parle pas d'agression, je ne suis pas du tout pour qu'on agresse les gens.

Je parle de se laisser aller soi-même et à ne pas se demander si c'est bien ou pas bien ce qu'a fait l'artiste. Oser essayer de ressentir quelque chose par soi-même, pour soi-même, sans idée de gratification ou en tout cas de légitimité dans ce qu'on pense.

Il n'y a pas de légitimité en art, ce n'est pas la bonne question. Il ne faut pas se demander si on a le droit de penser ça ou non.

Bien sûr, c'est toujours mieux d'aller plus loin et de se demander ce qu'a voulu dire l'artiste. Mais la première rencontre, il faut oser voir, regarder différemment ce qui est autour de nous, ce qu'on nous propose, et sans avoir une idée préconçue, sans se demander si on nous prend pour un idiot.

C'est terrible, en fait, d'être dans cette pensée-là. Après, on a le droit d'aimer ou de ne pas aimer, mais c'est une deuxième étape.



[Sophie Fourestier, conférencière] Mais c'est vrai que pour moi aussi, ça a été une découverte, car dans ma famille on n'allait pas dans ce genre de musée et ça a été pour moi un lieu d'exploration personnelle — en dehors de toute référence familiale.

Pour nous, c'est oser dire et oser parler, se permettre de penser des choses qui sont en dehors des règles et de ce qu'on a le droit de penser. C'est cette liberté qui n'est peut-être pas facile à vivre pour les gens aussi, je pense.

[virgule sonore]

Il y a toujours des forces de désordre à l'œuvre. Mais le désordre, conduite aléatoire, compétition, conflit, est ambigu. Il est d'une part un des constituants de l'ordre social, diversité, variété, souplesse, complexité. Mais d'autre part, il demeure en même temps désordre, c'est-à-dire menace de désintégration.

Ici encore, la menace permanente qu'entretient le désordre est ce qui donne à la société son caractère complexe et vivant de réorganisation permanente.

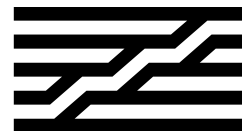
Radicalement différent de l'ordre mécanique, l'ordre vivant est celui qui renaît sans cesse. Sans cesse épongé, vidangé, rejeté, récupéré, métamorphosé, il renaît sans cesse, et l'ordre social, à son tour, renaît sans cesse. Et voilà où apparaît la logique, le secret, le mystère de la complexité et le sens profond du terme auto-organisation. Une société s'autoproduit sans cesse parce qu'elle s'autodétruit sans cesse.

[Edgar Morin]

[virgule sonore]

[Patricia Maincent, conférencière] J'ai plutôt l'impression que l'expression de la colère, c'est quelque chose qui est encore plus compliqué pour les adultes.

Finalement en tant qu'adulte, voir une œuvre d'Arman comme [Chopin's Waterloo](#) c'est voir un geste de destruction, il y a quelque chose de libérateur quand on l'accepte —



parce qu'on se l'interdit beaucoup plus en tant qu'adulte. Les enfants, on les excuse et ils osent !

On nous apprend tellement à rentrer notre colère que finalement il y a quelque chose de beaucoup plus libérateur, de beaucoup plus transgressif pour un adulte.

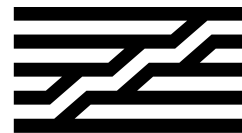
Les adultes s'interdisent la colère et parfois il y en a qui sont énervés de voir un geste de destruction parce que « ce n'est pas bien » ! « Ce n'est pas normal » et « c'est puni par la loi ». [rires]

Moi ça m'amuse de présenter des œuvres comme les affiches lacérées tel que [Hommage à la Marseillaise de Rude](#) de Villeglé. C'est interdit par la loi ! Donc on montre dans le musée quelque chose qui est interdit par la loi.

Les enfants, les jeunes le savent et le comprennent, les adultes ça les énervent ! [rires] Tout d'un coup l'artiste, un voyou finalement, se permet de faire quelque chose que certains aimeraient faire ou auraient aimé faire. Mais en plus, tout d'un coup, ça devient une œuvre d'art, alors là, c'est vraiment l'ultime affront ! [rires]

Je trouve ça extrêmement drôle de faire prendre conscience à des adultes et d'arriver avec eux à évoquer cette incapacité qu'on nous a appris à transgresser ce « on n'a pas le droit ».

[Sophie Fourestier, conférencière] Je me dis que les enfants n'ont pas les mots, parfois, pour exprimer l'ouverture de voir ce que ça leur fait. Après les adultes, s'ils acceptent cette destruction qu'on leur propose et de voir cette lacération comme une œuvre d'art, il y a une discussion qui peut se faire. Ils peuvent dire effectivement qu'ils trouvent ça scandaleux et en même temps, ils peuvent s'exprimer plus.



[Patricia Maincent, conférencière] Moi, j'aime beaucoup l'œuvre de Villeglé qui fait un travail de photographe dans la ville ; puisqu'il parcourait les rues pour repérer des endroits où il y avait des affiches qui avaient été détruites ou lacérées par des inconnus.

Il attendait le moment où, tout d'un coup, il trouvait que les lacérations sur les affiches devenaient belles. La nuit, il allait découper les affiches sur le mur pour les mettre sur toile. Il considérait que la ville et les inconnus de la ville, c'était son atelier.

Il y a d'abord un rapport très beau à la déambulation, aux gestes de violence d'anonyme, aux gestes de rébellion d'anonyme, puis il y a une poésie du collage aléatoire qui est une très belle façon de regarder la ville.

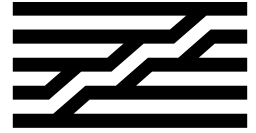
Donc, il reprenait ce geste de destruction et ce qui est beau dans ce travail c'est qu'on arrive à voir où c'était parce qu'il y a plein d'informations qui sont générées par ce qu'on regarde. Alors de façon amusante, on peut souvent dater parce qu'il y a des couleurs, il y a un certain type d'impression, des indications sur les affiches.

On comprend qu'en fait, c'est des bouts d'affiches qui ont été récupérés par exemple dans le 9^e arrondissement de Paris parce qu'il y a inscrit « métro poissonnière », par ce qu'il y a les théâtres du coin — il y a plein d'indications qui sont données.

Finalement, on se rend compte que l'histoire des affiches est très éphémère et tout d'un coup, Villeglé donne à l'éphémère une place importante. Tout d'un coup, l'éphémère ne l'est plus, parce qu'il garde une trace de cet éphémère.

Il y a aussi des graphismes qui émergent de la juxtaposition des images ainsi que des occurrences un peu étranges. Il y a le mot « moderne », le mot « révolution » qui émergent et qui sont mis en correspondance alors qu'ils ne l'étaient pas au départ.

Il y a plein de petites choses à découvrir, mais qui sont le fruit d'un geste qui est de l'ordre de la colère, de la destruction, du vandalisme.



Ce qui est intéressant, c'est d'accepter ce vandalisme comme une expression de tous.
C'est comme une envie beaucoup plus commune !

Et toi ça te dit quoi sur tes émotions ou tes peurs ?

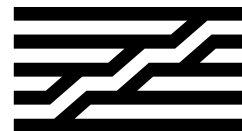
[visiteur 2] Cette œuvre m'a émerveillé par son côté chaotique et titanesque.
Ça me fait penser à la grandeur de la destruction naturelle.

Ah, ça c'est très bien ! Tu as expliqué le côté plastique, mais sur les émotions,
j'aimerais que tu m'expliques aussi.

[visiteur 2] Sur les émotions, c'est une émotion de grandeur avec cette impression
d'être minuscule face à cette œuvre.

[jingle de l'émission]

Rendez-vous pour le prochain épisode où il sera question de transformation,
d'énergie, de remèdes et de sensations infimes.



Crédits

Réalisation, écriture et voix : Delphine Coffin et Julie Micheron

Montage et mixage : Bastien Pigeon

Conférencières et conférenciers du Centre Pompidou : Roberto Demurtas, Sophie Fourestier, Patricia Maincent, Rose-Marie Stolberg, Sandrine Vivier et Anton Zatzepine

Enregistrements : Pengfei Cao, Victor Carvalho, Vincent Dupont, Bakary Fofana, Jimmy Kindala, Daria Maksimova, Gaspard Profit du collectif de jeunes volontaires du Centre Pompidou Art Session

Habillage musical : Sixième son

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net <https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou> 5